

tous les autres, blancs et noirs, des pieds à la tête leurs figures, leurs
 mains sont nerveuses comme des nœuds; les leurs humides; les yeux,
 pleins de sang, portant de l'orbite; leurs vêtements s'en vont en
 lambeaux, et, de leur manteau, il ne reste qu'une sorte de petite robe
 brûlée et toute effilochée.

On toute les ouvertures, ils vont, maintenant chercher à nous
 examiner. Mais, avant de continuer, ils nous proposent de nous
 rendre. Un officier allemand présente, alors, un drapeau blanc à
 l'ouverture d'un corridor, sans toutefois se mouvoir; il est sans cesse
 "Bonne France, rendez-vous!", le maréchal de logis seigneur fait
 avec le feu, puis demande: "Que voulez-vous?" - "Appuyez", dit l'allemand
 non; appuyez vous même. "En n'ose s'aborder. Enfin le maréchal de
 logis reprend: "Appuyez, il ne vous sera pas fait de mal. Que
 voulez-vous? demande-t-il encore à l'officier." - "Je desire parler au
 gouverneur du fort", - "Retournez à votre place. Je vais lui demander
 s'il veut vous recevoir". Le colonel y consent. (Les allemands ont écrit
 dernièrement qu'un officier français avait demandé à capituler.
 C'est exact. Aucun officier, ni soldat n'a demandé à
 se rendre.)

Les pourparlers entre l'officier allemand et le gouverneur se
 poursuivent. Il croit de pernicieuse le colonel que toute négociation est
 inutile, que les hommes vont être exterminés jusqu'au dernier. Le colonel
 répond: "J'attends du secours, allez, venez en!" - "En secours! montez au
 fort et armés, venez si l'on voit seulement un soldat français. Si on
 entend même plus un coup de canon; d'ailleurs, nos troupes ont fait
 la même." Le colonel veut s'en aller, il entre quelques minutes et, en
 effet, on voit les allemands à Champoncourt et dans les plaines de
 Menonville. Le fort de Roches ne répond plus; tout autour, c'est
 le calme plat, sauf dans les corridors du fort où les français continuent
 à vivre.